

A PROPOS DES JOUTES ET DU ROCK GIVORDINS : EMBLÈMES, SYMBOLES ET IDENTITÉ¹

Jean Camy, Guy Vincent

Les joutes et le rock sont des pratiques que l'on évoque volontiers lorsque l'on cherche à caractériser Givors. C'est de ce constat à la fois banal et chargé d'ambiguïté que nous voudrions partir à la recherche des processus de constitution de certaines formes de l'identité Givordine.

Constat banal dans la mesure où tout un ensemble de productions diverses attestent l'importance de la place que les joutes occupent comme emblème de Givors : un timbre émis par les P.T.T. pour honorer Givors représente une passe de joutes; bon nombre d'ouvrages historiques écrits sur Givors leur font une part importante; une iconographie très abondante dans la presse régionale se consacre à cette activité. Reconnaissance en quelque sorte officielle, «image de marque» correspondant sans doute aussi bien à un souci de présentation émanant des Givordins eux-mêmes (les joutes sont au premier rang des festivités que l'on organisait lors de la réception d'hôtes illustres et constituent encore une des manifestations culturelles qui s'exportent avec le plus de succès), qu'à une façon de les identifier de l'extérieur.

Même si le «rock givordin» ne renvoie pas à une aussi longue tradition on constate la présence de nombreux groupes de rock locaux depuis plus de vingt ans et la notoriété nationale de plusieurs d'entre eux, leur souci de s'affirmer de façon originale dans le contexte régional. La population Givordine et particulièrement les jeunes éprouvent un sentiment de proximité et de solidarité à leur égard, quant aux jeunes de la région lyonnaise qui s'intéressent au rock, ils reconnaissent et identifient le rock givordin comme quelque chose de spécifique. Mais sans nécessairement disqualifier notre constat, son caractère impressionniste interroge :

¹ Ce texte est le produit d'un travail conduit dans le cadre du Ministère de la Culture. Mission du patrimoine ethnologique par J. CAMY (responsable de la recherche). J.M. DUHART, F. GILBERT, J.C. MERMET, E. PARDELL, L. ROULLEAU-BERGER, A. VINCENT, G. VINCENT (Directeur Scientifique).

Tout d'abord sur la nature même de ce qui est ainsi désigné ou reconnu; quelle réalité recouvre précisément le fait de se dire ou d'être dit «Givordin» ?

On a l'impression que c'est d'abord affaire de circonstance : comme le dit un des jeunes joueurs «lorsque je suis en vacances, sur la Côte ou ailleurs, je dis d'abord que je suis lyonnais parce que Givors on ne connaît pas... «mais la même personne se présentera volontiers dans d'autres situations comme «bansbannaire» (nom que l'on donne aux habitants de Bans, un quartier de Givors). Et nous n'envisageons ici que le champ des identités référées à une dimension localisée, mais on peut facilement imaginer l'extrême diversité des repères mobilisables (profession, caractéristiques sociales, ethniques, culturelles, etc.).

Mais on peut aussi, bien sûr, se poser des questions sur la consistance même de «l'identité givordine» ainsi mobilisée : être Givordins «par les joutes» ou «par le rock» pour reprendre une formule de M. Serres qui se disait d'Agen «par le rugby», est-ce que cela signifie la même chose ?

On peut enfin se demander qui désigne exactement et qui est ainsi désigné : est-il possible de circonscrire à la fois une cible et une origine ? Nous l'avons vu il y a un instant la constitution des catégories de référence est une opération complexe. Elle n'implique pas, bien évidemment, de réciprocité : il n'y a pas nécessairement usage de critères mutuellement acceptés. Dans les situations d'inter-relation s'expriment aussi des rapports de force : l'emblème peut devenir stigmaté et on peut, partiellement au moins, rendre l'autre dépendant du regard que l'on porte sur lui. Mais peut-on, même dans les cas d'aliénation les plus manifestes, supposer que l'on puisse le circonvenir complètement ? L'identité n'est-elle pas inséparablement reconnaissance et affirmation de soi ?

Ces questions montrent en tout cas que l'identité, même saisie au travers de ce qui semble l'exprimer de la façon la plus simple, c'est-à-dire des emblèmes étroitement associés à un qualificatif comme celui de «givordin», n'appartient pas à l'ordre des évidences naturelles. C'est pourtant ce qu'ont pensé certains ethnologues¹ pour qui l'identité renvoyait à un ensemble de caractéristiques substantielles, propres à un ensemble humain et qui pourrait émerger de façon quasi spontanée. Cette transposition «culturelle» d'une identité plus universelle encore comme peut l'être l'expression d'une nature humaine, engage avec elle un certain nombre de présupposés et tout d'abord l'idée d'une certaine stabilité, voire parfois d'une absence de rapport à l'histoire. L'identité serait ainsi l'expression d'une «race» inscrite dans un territoire; au mieux, l'histoire serait l'ensemble des événements qui conduisent à la réalisation d'une essence.

¹ Cf. les remarques critiques de G. ALTHABE in «L'ethnologie urbaine, ses tendances actuelles», *Terrain* n° 3, octobre 1984.

Mais si l'identité est inscrite dans une véritable histoire, s'il y a un rapport étroit entre identité et historicité, si l'identité est d'une certaine façon un enjeu de luttes, voilà bien évidemment une thèse qui ouvre, pour l'étude des emblèmes, un champ nouveau. Il s'agit bien de répondre à deux questions différentes : l'une relève d'une approche diachronique, elle intéresse la constitution des emblèmes. L'autre renvoie plutôt à une étude synchronique, elle traite de l'emblème comme terrain de lutte ou d'influences.

L'emblème enjeu

Si l'on suit le Littré, l'emblème serait «le résultat d'une création particulière»; il serait «du choix ou de l'invention de quelqu'un qui l' imagine ou s'en sert à dessein». A la différence du symbole qui renverrait à «quelque chose de convenu, de généralement admis», dont l'origine serait inconnue et qui serait à la fois «constant, primitif et traditionnel», l'emblème verrait affleurer les jeux de pouvoir. On ne peut évidemment écarter a priori une telle hypothèse, cependant il semble difficile d'imaginer, quels que soient l'usure et l'affaiblissement de certains emblèmes, qu'ils deviennent un simple terrain d'affrontement stratégique, voire le produit pur et simple d'une de ces stratégies. Bien sûr, lorsque l'on voit la difficulté contemporaine à rassembler autour des manifestations de joutes organisées par la Société de Sauvetage et de Joutes de Givors une large assistance, lorsque l'on entend évoquer de la part d'un dirigeant la nécessité de «brasser» pour attirer davantage le public local on ne peut pas ne pas s'interroger sur ce qui mobilise les sociétaires dans cette recherche de notoriété. Cependant on peut imaginer que les emblèmes gardent un peu de «consistance», qu'ils ne sont pas seulement une dépouille que l'on se déchire ou que l'on cherche à investir. L'efficacité de l'emblème tient pour une large part à son caractère relativement imprécis, du moins partiellement interprétable. Si l'on veut qu'il puisse être reconnu comme leur par des ensembles hétérogènes, agencés différemment les uns par rapport aux autres, il faut qu'il y ait cette possibilité de jeu. Pourtant il faut qu'il puisse aussi exprimer un certain nombre de choses essentielles pour le groupe.

Emblèmes et production symbolique

Autrement dit nous émettons l'hypothèse selon laquelle il n'y a pas rupture ou discontinuité entre emblème et symbole. L'un et l'autre sont expression de la culture et y puisent leur efficacité. Si les joutes, contrairement à ce que l'on a pu dire, ne sont pas à Givors l'expression «naturelle» d'une manière d'être, elles sont devenues une des distractions favorites des ouvriers Givordins, après avoir été celle des mariniers du Rhône. Cette histoire ne renvoie pas davantage au hasard qu'elle n'exprime une nécessité. Les joutes ont pu exprimer un «style de vie» et des «valeurs locales». Elles se prêtent à un déchiffrement en terme de force, de résistance, de courage, de solidarité établissant ainsi un lien avec une tradition populaire. Cela aurait peut-être pu se réaliser avec d'autres

pratiques, homologues, mais à Givors les joutes ont bénéficié des relations possibles avec d'autres éléments de la vie locale : le Rhône, les inondations, etc.

Le rock pour sa part présente la même origine ouvrière. Il se situe du côté d'une jeunesse qui affirme sa volonté d'échapper à une position dominée en transgressant un quotidien que les rockers disent souvent monotone et frustrant.

Il est prématuré de présenter les choses d'une façon très affirmative dans la mesure où un des points que nous avons à traiter tient à ce rapport entre le quotidien et ce que l'on pourrait provisoirement désigner comme «transfiguration» de ce quotidien. Les pratiques emblématiques tiennent une part de leur efficacité à cet enracinement dans un quotidien. Ici encore répétons qu'il s'agit d'un lien cultivé, enrichi par un travail de tous les instants qu'il nous faudra décrire.

Mais on peut difficilement envisager l'hypothèse selon laquelle les emblèmes (et moins encore les symboles) feraient l'objet d'un choix délibéré de la part du groupe qui les reconnaît comme leurs. On suggérera plutôt que le groupe assume progressivement et plus ou moins durablement cette relation à l'emblème. Parfois il la revendique aussi de façon claire, mais cela n'est possible que dans la mesure où un certain travail du social s'est réalisé.

Formes sociales et emblématisation

Tout processus identitaire, et particulièrement lorsqu'il se manifeste sous une forme emblématique, suppose non seulement un «collectif d'appartenance» mais sans doute aussi, en son sein, un groupe organisé chargé plus spécialement d'en assurer l'existence et l'efficacité.

Si les emblèmes sont constitutifs des «moments forts» où s'expriment les sentiments d'appartenance, leur permanence ou du moins leur durée passe par une présentation (représentation ?) publique. A Givors la «commission» de la vogue, la Société de Sauvetage et de Joute, les groupes de rock constitués participent à ce processus. On pourrait sans doute dire qu'une pratique ne devient emblème que dans la mesure où elle a ainsi fait l'objet d'une emblématisation sous l'égide d'un groupe plus ou moins organisé. Le travail de ce groupe consiste bien sûr à «mettre en scène» (sans d'ailleurs que le plus souvent ils ne se vivent à aucun moment comme comédiens), ce qui constitue une des trames de l'existence des gens.

Il consiste aussi parfois à présenter à l'extérieur une «manière d'être» ainsi emblématisée. Tout ceci peut évidemment se prêter à détournements ou trahisons, chaque groupe peut être engagé sur de multiples scènes (celles du show-business ou celle du sport par exemple). Il lui reste à trouver la façon de gérer la contradiction entre une

modernité universalisante et une singularité qui particularise pour reprendre la formule d'Y. Barel.

Fêtes et emblèmes

Nous avons choisi de travailler sur des emblèmes qui renvoient à des pratiques «festives», de façon d'ailleurs dissemblables. On peut imaginer que le type de contribution qu'elles apportent à la constitution d'une histoire collective n'est pas exactement identique à ce que l'on aurait observé si l'on avait choisi d'autres emblèmes, (Givors cité ouvrière saisie dans les grèves de 1936, le 14 juillet, les communistes givordins, etc.). Ce qui semble caractériser les fêtes c'est une certaine capacité à gommer ou à transposer sous une autre forme les conflits. Il y a des gens qui se rassemblent pour affirmer leur communauté, non seulement en célébrant le passé, mais aussi en se projetant dans un avenir. Nous avons dit des fêtes, dans un précédent travail qu'elles étaient un moment où la «socialisation était portée à son point d'incandescence». Ce qui crée sans doute pour une bonne part cette intensité c'est le caractère aléatoire, aventureux de l'entreprise, l'incertitude quant à la capacité de conduire ensemble une telle entreprise. Il ne s'agit sans doute pas d'une projection dans un imaginaire aliéné, pas plus probablement que d'une inversion rituelle, du moins pour la période qui nous intéresse. Peut-être pourra-t-on parler plutôt de tentative pour exprimer collectivement un «sens de l'existence», quelque chose qui plus ou moins clairement «fait sens» pour les givordins.